

ROSIE THOMAS

Le Châle de cachemire

ROMAN

ROSIE THOMAS

Le Châle de cachemire

ROMAN

Traduit de l'anglais
par Marie-Axelle de La Rochefoucauld


CHARLESTON

Titre original : *The Kashmir Shawl*

Un roman publié initialement en langue anglaise par HarperCollins Publishers Ltd.

© 2011 Rosie Thomas

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2013

17, rue du Regard

75006 Paris - France

contact@editionsharleston.fr

www.editionsharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-003-3

Dépôt légal : avril 2013

Traduction : Marie-Axelle de La Rochefoucauld

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook et sur twitter @ LillyCharleston.

À mon père

*Plus doux les moutons des hauts pâturages,
Mais plus gras ceux des vallées ;
Nous jugeâmes donc plus sage,
D'enlever ces derniers.*

(Thomas Love Peacock, *Les Malheurs d'Elphin*)

CHAPITRE UN

Mair le découvrit lors de son dernier jour dans la vieille maison.

Ils étaient tous les trois à l'étage, dans la chambre de leur père. Ils s'étaient réunis pour la triste tâche du tri et du rangement des meubles et affaires de leurs parents, avant de fermer la maison pour la dernière fois et remettre les clés à l'agent immobilier. Mai touchait à sa fin et les agneaux avaient été emmenés au marché. Sur la colline, les moutons bêlaient en continu, poussant des cris déconcertés, puissants et sauvages, qui se mêlaient à l'odeur de l'herbe printanière.

Mair avait fait du thé et posé la théière sur un plateau pour la monter à sa sœur Eirlys. Leur frère Dylan la suivait, baissant la tête comme il était obligé de le faire depuis l'âge de treize ans, pour éviter de se cogner à la poutre en haut de l'escalier.

Eirlys déployait comme toujours une énergie prodigieuse. Le sol de la chambre était soigneusement quadrillé de piles de couvertures et d'oreillers, de tours de cartons étiquetés, de grands sacs-poubelle noirs. Elle se tenait au pied du lit et, les sourcils froncés, gribouillait des modifications sur l'une des listes de son bloc-notes, appuyée contre le montant. Il ne lui manquait plus

qu'une blouse blanche et une escorte d'internes pour donner l'air d'être en train de faire ses visites.

« Formidable », murmura-t-elle en apercevant le thé. « Ne le pose pas là », ajouta-t-elle.

Dylan se servit une tasse et alla s'adosser au rebord de la fenêtre. Il cachait la lumière et Eirlys lui jeta un regard contrarié. « Bois ton thé, dit-il avec douceur. Soyons fous, prends donc aussi un biscuit. »

Mair s'assit sur le lit. La vieille couverture chauffante rose était toujours étendue d'un coin à l'autre et elle repensa aux dernières semaines de son père, quand elle était revenue dans son ancienne maison, au fond de la vallée, pour s'occuper de lui de son mieux et pour lui tenir compagnie. Ils avaient eu de longues conversations décousues à propos du passé et des gens qu'il avait connus autrefois.

« T'ai-je déjà parlé de Billy Jones, le commissaire-priseur ?

— Je ne crois pas.

— Il bégayait.

— Comment se débrouillait-il alors ? »

Son père l'avait regardée par-dessus ses lunettes. « Nous n'étions pas aussi pressés, tu sais, à l'époque. »

Dans cette chambre basse de plafond, le vieil homme semblait tout proche, et en même temps complètement absent.

Eirlys montrait quelles affaires devaient être portées à des associations caritatives et de quelles choses les personnes chargées de vider la maison pouvaient se débarrasser. Un doute subsistait pour les draps en lin qui étaient rangés dans la même armoire depuis toujours et étaient mystérieusement réservés aux « grandes occasions », sans doute d'après un décret ancestral de leur mère. Mais après avoir déplié le drap du dessus, les sœurs virent qu'il était tellement usé au milieu que la lumière passait à travers. Eirlys fit une moue désapprobatrice et le relégua sans plus attendre, avec le drap assorti, dans un de ses sacs-poubelle classés en différentes catégories.

Les rayons du soleil perçaient la fenêtre, bordant le pull-over de Dylan d'un ourlet doré.

Mair sentit qu'elle ne pouvait plus rester assise là et laisser la vague de leurs souvenirs les engloutir. Elle se leva d'un bond et se dirigea vers la commode arrondie qui faisait face au pied du lit. Leur mère en avait hérité de sa propre mère – elle se souvenait l'avoir entendu. Les vêtements de Gwen Ellis y avaient été rangés après sa mort et y étaient restés jusqu'à ce que, finalement, son mari et sa fille aînée se soient suffisamment remis pour accepter de les donner.

Les deux petits tiroirs du haut étaient vides. Eirlys en avait même retiré le revêtement. Il y a peu, celui du milieu contenait encore les vestes, les pantalons et les chemises de leur père. Comme il était très affaibli, Mair l'aidait à s'habiller le matin. Dans le vain espoir de lui réchauffer les os, elle tenait ses sous-vêtements devant le radiateur électrique avant de les lui passer. Beaucoup d'entre eux gisaient à présent sur le sol.

« Il faudra que nous mettions toutes ses affaires dans le sac des choses à recycler. » Eirlys hocha la tête. « On ne peut rien en faire d'autre. »

Mair ouvrit le tiroir du bas. Elle y vit quelques taies d'oreiller jaunies, ainsi que la nappe à l'élégant motif central que ses parents sortaient une fois l'an, sans exception, pour l'étendre sur la table lors du dîner de Noël. Le tissu blanc était taché de rouille par endroits. En tâtonnant sous la nappe, ses doigts sentirent du papier de soie. Elle la souleva pour inspecter ce qu'elle recouvrait.

Le papier de soie était très vieux et ramolli.

En le déballant, elle fut d'abord éblouie par la beauté des couleurs. Un mélange de bleus argentés et de verts, la distillation de l'eau d'un lac et de ciels de printemps, avec des éclats de lavande et de vermillon, comme des fleurs piégées dans les profondeurs. Elle regarda de plus près et vit la subtilité du dessin tissé ; de somptueux motifs en forme de larmes, aux courbes parfaites, des frondes de fougère, des tiges ramifiées et de minuscules fleurs à cinq pétales. Le seul bruit audible était celui de la détresse des moutons tandis que Mair déplaçait les épaisseurs de douce laine. Le châle était si léger qu'il semblait flotter dans l'air.

Il était magnifique et elle ne l'avait encore jamais vu.

Une enveloppe avait glissé du châle. Elle était vieille et marron, ordinaire, pliée en deux, et la colle du rabat avait depuis longtemps séché. Mair l'ouvrit délicatement. Elle contenait une mèche de cheveux. La boucle était fine et soyeuse, brun foncé, avec quelques reflets cuivrés. Elle la pinça entre ses doigts.

« C'est le châle de Grand-maman Watkins, déclara Eirlys avec son autorité habituelle.

— Il est superbe », murmura Mair.

Eirlys était la seule des trois à avoir connu leur grand-mère maternelle, mais elle n'en gardait aucun souvenir non plus car elle était morte alors qu'Eirlys n'était qu'un bébé. Tout ce qu'ils savaient c'est que son mari, beaucoup plus âgé qu'elle, avait été envoyé en mission en Inde et qu'elle était partie avec lui. Le couple était finalement rentré au pays de Galles et avait eu son unique enfant quand Nerys avait déjà plus de quarante ans. Cette fille, Gwen, avait épousé un voisin de la même vallée, le beau Huw Ellis, à seulement dix-neuf ans. Elle avait toujours dit à ses trois enfants qu'elle ne voulait pas qu'ils grandissent avec de vieux parents, comme elle en avait fait l'expérience.

« Ce sont les cheveux de qui, à ton avis ? demanda Mair.

— Je n'en ai aucune idée », répondit Eirlys.

Mair se mit à réfléchir. Grand-maman Watkins n'aurait pas gardé ses cheveux à elle, n'est-ce pas ? Étaient-ce ceux de son mari alors ou, plus vraisemblablement, ceux de son enfant ?

Non. Ce n'étaient pas les cheveux d'un homme, et ce n'étaient pas non plus ceux de Gwen, elle en était certaine : les siens avaient une couleur très différente, bien plus claire.

Ceux de qui, alors ?

Cette question l'intriguait, mais semblait ne pas avoir de réponse.

Elle serra le châle contre sa joue. Le tissu était si fin qu'elle pouvait l'enfermer dans ses deux poings. Pour la première fois, elle respira sa légère odeur d'épices.

« Il nous reste encore beaucoup à faire », déclara Eirlys en finissant son thé.

Mair remit consciencieusement la mèche de cheveux dans son enveloppe.

Plus tard, après avoir trié la majorité des affaires et les avoir mises dans des cartons, ils se réunirent tous trois dans la cuisine. La porte de derrière était ouverte et des moucherons s'y engouffraient, portés par la brise. Le bruit des moutons devenait de plus en plus fort et plaintif tandis que la nuit tombait. Dylan avait ouvert une bouteille de vin, et Mair préparait un dîner pique-nique avec du jambon et des pommes de terre au four qu'elle avait mises au micro-ondes. Dylan l'avait acheté pour leur père quelques années plus tôt et Huw s'en était souvent servi pour réchauffer des plats individuels achetés au supermarché, disant qu'ils étaient très savoureux. Eirlys désapprouvait, soulignant que les plats tout prêts contenaient énormément de sel et de matières grasses. L'appareil sonna et Mair en sortit les pommes de terre. Elle imaginait son père faisant un clin d'œil et disant tout bas *hé-hé-hé-hé*.

Sans crier gare, ses yeux se remplirent de larmes menaçantes.

Ils savaient tous que c'était la dernière soirée qu'ils passeraient ensemble dans la vieille cuisine. Mair était déterminée à ne pas rendre la chose plus douloureuse en y ajoutant des pleurs. Elle se força à sourire, d'abord à Dylan qui était assis les mains dans les poches de son jean, puis à Eirlys, avec ses cheveux derrière ses oreilles et ses yeux brillants derrière ses lunettes.

« Vous voulez qu'on dîne dans l'autre pièce ? » demanda Mair.

La table y était d'une meilleure taille, pour trois personnes, que le comptoir au coin de la cuisine où le souvenir de leur père, assis tout seul avec son thé et son journal, était encore vif.

Le fait d'emporter les plats et de chercher les derniers couverts non emballés leur permit de ne pas être submergés par l'émotion. Dylan trouva des restes de bougies qu'Eirlys plaça dans une soucoupe. La lueur rendit à la pièce nue son air accueillant, faisant oublier, sur les murs, les traces poussiéreuses des tableaux décrochés.

« On devrait parler des belles choses », dit Eirlys tandis qu'ils s'asseyaient autour de la table.

Pendant un instant, Mair pensa qu'elle parlait des bons moments qu'ils avaient passés en famille, et elle en fut surprise car ce n'était pas son genre. Puis elle comprit que sa sœur faisait référence à l'argenterie et aux deux ou trois beaux meubles, seuls objets à avoir de la valeur dans la maison. Depuis la lecture du testament, ils savaient que l'argent de la vente de la maison devait être partagé équitablement entre eux. Ils n'avaient pas vraiment parlé des plus petites choses.

Il y avait l'horloge du grand-père, dont le devant était peint et représentait le soleil et la lune et dont le tic-tac bruyant avait rythmé les après-midi de son enfance. Huw en avait parlé une fois, dans ses dernières semaines, en l'appelant l'« horloge de Dylan ». Mair l'avait ignoré délibérément car elle ne voulait pas admettre ce à quoi il faisait allusion.

« Tu prendras l'horloge, Dylan, dit Eirlys. Mair ? »

Les deux autres étaient mariés et possédaient chacun une maison avec hall, alcôves et multiples étagères. Mair ne l'était pas, et elle vivait heureuse dans un deux-pièces qu'elle louait. Elle n'avait pas besoin, ni même envie, de la commode ancienne de sa mère ou de la théière en argent. Ils seraient mieux lotis chez Eirlys. Elle posa sa fourchette et son couteau et se racla la gorge.

« J'aimerais avoir le châle de Grand-maman, dit-elle. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ? »

— Aucun, répondit Eirlys. Si tu es d'accord, Dylan ? »

Il regarda Mair. Ces derniers temps, les rides au coin de ses yeux s'étaient creusées. Eirlys et lui étaient tous deux myopes, et Dylan avait tendance à s'esquinter les yeux quand il se concentrait.

La conscience de l'amour qu'elle éprouvait envers son frère l'enveloppa comme une douce couverture. Toute sa vie, il avait été son allié, alors qu'Eirlys et elle se chamaillaient sans cesse étant enfants, en grande partie parce qu'elles étaient chacune l'incarnation de l'opposé de l'autre. Mais bien sûr, à présent, elles étaient en bons termes. La perte de leur père adoré les avait rapprochées, les rendant même attentionnées l'une pour l'autre.

« Tu sais d'où il vient ? lui demanda Dylan.

— Non, répondit-elle, mais je pourrais peut-être essayer de le découvrir. »

L'idée ne lui vint à l'esprit qu'au moment où elle l'exprima. Elle était surprise de voir à quel point ce mystérieux châle excitait sa curiosité.

Cette nuit-là, Mair et Eirlys allèrent se coucher pour la dernière fois dans la chambre qu'elles partageaient enfants. Mair sentait bien que sa sœur ne dormait pas même si, contrairement à elle, elle ne se tournait pas dans tous les sens dans ses draps humides. Au bout d'un moment, elle chuchota : « Eirlys, tu n'arrives pas à dormir ?

— Non.

— À quoi tu penses ?

— À la même chose que toi, sans doute. Une fois que tes deux parents sont morts, ça y est, tu n'as plus d'excuse. Tu dois être responsable parce qu'il n'y a plus personne pour te protéger. Tu vois ce que je veux dire ? »

Un sentiment de compassion inonda le cœur de Mair. Sa sœur avait toujours agi de façon responsable. Elle avait reçu plusieurs prix au cours de ses études de médecine, elle venait d'être nommée à un poste de spécialiste dans son hôpital à Birmingham et, malgré tout cela, elle avait trouvé le temps de se marier et d'avoir deux petits garçons. Toute sa vie, elle avait étudié et s'était occupée des autres, et à présent elle voyait la disparition de leurs parents comme un poids supplémentaire sur ses épaules.

Depuis que je parle et que je marche, pensait Mair, je me suis écartée du chemin emprunté par mon frère et ma sœur. Au lieu de suivre leurs pas dans une bonne université, elle avait quitté la maison et le pays de Galles à l'âge de dix-sept ans, réalisant une promesse de longue date, à mi-chemin entre une plaisanterie familiale et une menace d'adolescente rebelle : partir rejoindre un cirque. Et au Cirque Floyd, elle avait rencontré Harriet Hayes, ou Hattie le Clown. Ensemble, elles avaient élaboré un petit numéro de trapézistes. Leurs soirées au cirque étaient maintenant loin derrière elles, mais elles étaient restées très amies depuis. Entre-temps, Mair avait aussi été gérante d'une

boutique de robes, chanteuse dans un groupe, réceptionniste, responsable RP, assistante dans une crèche, libraire, et autres incarnations sur le marché du travail, avec plus ou moins de succès, mais une certaine satisfaction en général.

Non, même Hattie ne me qualifierait pas de responsable, admettait-elle. Et Hattie était bien plus frivole qu'Eirlys.

Le cœur de Mair se mit à battre violemment contre ses côtes et une forte lumière blanche brilla derrière ses yeux. Son corps lui parut soudain léger comme une plume, et elle se rendit compte que ce qu'elle éprouvait était un sentiment de *liberté*. Elle voulait garder cette joie et, en même temps, elle mourait d'envie de la partager avec sa sœur. Elle tendit la main et toucha le châle, qu'elle avait posé sur la chaise à côté de son lit. « Oui, je vois très bien ce que tu veux dire, dit-elle. Eirlys, j'ai réfléchi à une chose. Je vais peut-être voyager. Tu sais, maintenant que Papa est parti et, comme tu dis, il ne reste plus que nous. Je pensais aller en Inde – peut-être voir ce que je peux découvrir sur Grand-maman et son châle. Je percerais certains mystères de l'histoire de la famille. Et si tu venais avec moi ? On pourrait passer du temps ensemble. On ne l'a pas beaucoup fait ces dernières années. »

Eirlys hésita à peine une seconde avant de répondre : « C'est impossible. Il y a l'hôpital. C'est difficile pour toute l'équipe, avec les récentes réductions de personnel. Et qui s'occuperait de Graeme et des garçons ? Mais toi tu devrais y aller, si c'est vraiment ce dont tu as envie. J'ai vu la façon dont tu regardais le châle. »

Mair savait que cela ne servait à rien d'essayer de faire changer sa sœur d'avis. Eirlys était assez ferme pour deux. « Je pense vraiment que ça pourrait être intéressant », dit-elle.

Elle n'essaya pas d'exprimer le sentiment d'errance qui la tracassait depuis la mort de leur père. Eirlys et Dylan étaient tous deux rangés, stables, ce qui était loin d'être son cas. La découverte de certains aspects de l'histoire de la famille l'aiderait peut-être à retrouver sa place.

« Tu risques de ne rien découvrir du tout. L'Inde est un immense pays. Mais tu mérites une pause et un nouvel horizon. Le chagrin peut prendre toutes sortes de formes différentes, tu

sais. Et c'est toi qui t'es le plus sacrifiée pour t'occuper de Papa. Dylan et moi sommes vraiment reconnaissants de ce que tu as fait, en abandonnant ton travail et tout. »

Mair battait fortement des paupières dans l'obscurité, mais de chaudes larmes s'échappaient tout de même du coin de ses yeux. Après l'enterrement, Eirllys avait fait remarquer que le bébé de la famille était si occupée à faire sa marginale que ça ne lui laissait pas beaucoup de temps pour se dédier à quoi que ce soit d'autre. Mair en avait été blessée, mais à présent elle se disait que le chagrin prenait en effet de nombreuses formes. Celui d'Eirllys la rendait plus acerbe que d'habitude. Cette prise de conscience rendait la gentillesse de sa sœur encore plus touchante et précieuse. Elle murmura : « C'était un privilège. Je suis contente d'avoir pu me libérer pour le faire.

— Prends un peu de temps pour toi, pars donc en voyage en Inde. Si tu as besoin d'un prétexte et que le châte t'en donne un, tant mieux, conclut Eirllys. On peut dormir maintenant ? »

Dehors, le bêlement des moutons s'était enfin apaisé. Mair savait pourquoi. Une fois la nuit tombée, les brebis comprenaient que leurs agneaux perdus ne leur reviendraient plus. Un cri de désespoir s'élevait encore parfois vers les étoiles, mais l'essentiel du troupeau était à présent silencieux.

*
* *

Mair se réveilla. Allongée dans son lit étroit, elle essayait de se rappeler où elle était. Elle avait rêvé d'un chien qui aboyait et d'autres animaux qui s'agitaient en guise de réponse, un frisson d'inquiétude les parcourant avant que les meneurs ne s'éloignent, courant à travers le pâturage. Puis, soudain, elle avait vu la lumière du jour inonder le coteau de couleur et les animaux en mouvement couler sur l'herbe comme des motifs cachemire gris sur fond vert. Un chien de berger les poussait vers un enclos en pierre dont un fermier maintenait la barrière ouverte.

Comme tout se mélange dans les rêves, un lieu qui lui était cher et familier avait fusionné avec un autre qu'elle n'avait

LE CHÂLE DE CACHEMIRE

encore jamais visité. Il faisait froid dans la chambre et elle grelottait. Tandis qu'elle remontait les couvertures jusqu'à ses épaules pour se réchauffer, le premier appel du muezzin éclata derrière les volets.

Un frisson lui parcourut la nuque. Cette fois ce n'était plus le froid mais l'excitation.

Tout lui revint en mémoire.

Elle ouvrit de grands yeux, frappée par l'angoisse en ce matin grisâtre. Sa chambre d'hôtel était exiguë et généreusement parsemée de toutes ses affaires. La nuit dernière, une coupure de courant l'avait obligée à trouver un pyjama et des chaussettes à l'aveuglette et ses sacs étaient à présent sens dessus dessous. Mais le châle était bien à l'abri, soigneusement plié sur le dossier de l'unique chaise de la pièce. La lumière était encore trop faible pour révéler ses couleurs dans toute leur splendeur, mais elles étaient clairement imprimées dans l'esprit de Mair.

Elle poussa les couvertures et se redressa. Il était bien trop tôt pour se lever, mais elle savait qu'elle n'arriverait pas à se rendormir.

Elle avait décidé de s'accorder toute une journée pour s'acclimater. Alors, après un petit déjeuner solitaire dans la salle à manger froide et déserte de l'hôtel, elle se prépara à partir en reconnaissance, un peu nerveuse. Elle prit son sac à bandoulière et y nicha la carte approximative de la ville que lui avait dessinée le gentil réceptionniste ladakhi, une bouteille d'eau minérale, du gel antibactérien et une pomme soigneusement lavée. Elle était si incertaine de ce qui l'attendait qu'elle en avait le souffle court et des palpitations sous le diaphragme, à peine liées aux effets de l'altitude.

Mair n'avait encore jamais été en Inde, elle ne connaissait ni les plages de Goa, ni les paysages de Jaipur, alors un village isolé dans l'Himalaya... Malgré sa fierté de femme indépendante, elle n'avait pas non plus l'habitude de voyager seule. Quand elle avait les moyens de partir en vacances, elle se retrouvait en général en Espagne ou dans les îles grecques, avec un nouveau petit ami ou un qu'elle avait l'intention de quitter, ou bien avec un groupe d'amis dont Hattie, presque toujours. Comme à l'accoutumée,

Eirlys avait raison quand elle avait fait remarquer que Mair rompait rarement avec son absence de routine très étudiée.

Mair sourit à nouveau en fermant à clé sa chambre d'hôtel. Elle était libre à présent. Des jours et des semaines de temps officiellement non alloué s'étendaient devant elle. Grâce à la vente de l'ancienne maison au pays de Galles, elle avait un peu d'argent, et du temps à consacrer à l'étrange projet qui s'était emparé de son imagination et n'avait pas quitté ses pensées depuis des mois, sans qu'elle comprenne vraiment pourquoi. Elle n'avait pas beaucoup parlé de cette entreprise, pas même à Hattie, car il lui aurait été trop difficile d'expliquer son obsession.

Quoi qu'il en soit, le projet le moins précis du monde l'avait amenée jusqu'ici, à Leh. Elle n'avait pris qu'un aller et n'avait donc pas même une date de retour en tête pour se rassurer et cadrer l'étendue de son voyage.

Elle descendit le chemin bétonné qui partait de l'hôtel et passa devant des plates-bandes de zinnias, de cosmos et de soucis aux couleurs éclatantes avant de rejoindre la rue. Sur son chemin en direction du centre-ville, elle contemplait tout ce qui l'entourait, fascinée. C'était la fin septembre et elle voyait que la courte saison touristique de Leh touchait à sa fin. Déjà, beaucoup des magasins d'artisanat et des agences de voyages qui longeaient la route avaient baissé et cadenassé leurs stores métalliques en prévision de l'hiver, et les cafés Internet où s'arrêtaient routards et randonneurs étaient presque déserts. Sur les hauts sommets entourant la ville brillait un manteau de neige fraîchement tombée et, dans les jardins des hôtels, les peupliers bruissaient de feuilles dorées desséchées.

Dans un mois, la véritable neige arriverait et les passages montagneux reliant la capitale ladakhi à la vallée du Cachemire, à l'ouest, et à l'Himachal Pradesh, au sud, seraient infranchissables jusqu'au dégel du printemps. Pendant six mois, la seule façon d'accéder à Leh serait par les airs, comme avait fait Mair la veille, prenant l'avion entre Delhi et le petit aéroport situé à côté de l'Indus. Tandis qu'elle marchait, elle essayait de s'imaginer ce que ce serait en plein hiver, quand les étroites ruelles de la ville seraient obstruées par la neige et le toit de chaque

maison recouvert de tas de fourrage séché pour les animaux de la famille. Mais elle fut tirée de sa rêverie. Avec la disparition imminente des touristes, les commerçants de la ville essayaient tant bien que mal de gagner quelques dernières roupies. Dans la rue principale, trois d'entre eux lui coupèrent la route d'un mouvement de tenailles parfaitement exécuté.

« Bonjour madame, tu viens d'où ? Viens voir mon magasin, s'il te plaît.

— J'ai des beaux pashminas, je te fais un très bon prix aujourd'hui. »

Le troisième homme fit la moue quand, habituée à ce genre de pratiques, elle secoua la tête. « Mais ça coûte rien de regarder, madame. Viens regarder. Tu es si pressée que ça ? »

Elle n'était pas pressée, effectivement. En riant, elle suivit le dernier marchand et grimpa quelques marches pour entrer dans son magasin en pagaille afin qu'il lui expose son stock. Il avait des tiroirs de bijoux en argent, corail et turquoise en provenance du Tibet, ainsi que des thermos peints et de duveteuses couvertures en nylon aux teintes électriques en provenance de Chine. Il avait également des produits locaux comme des chapeaux et des gilets qui grattent, en poil de chèvre, des sacs en toile avec des pompons, ainsi que des quantités de tee-shirts de toutes les tailles et de toutes les couleurs – portant pour la plupart un yak brodé à la machine sur le devant accompagné du slogan « Yak Yak Yak Ladakh ». Les yeux de Mair s'habituèrent peu à peu à l'obscurité du magasin. Contre le mur se trouvaient des remparts de samovars, de plats en cuivre et de tapisseries sur canevas.

« C'est très joli. Merci de m'avoir montré toutes ces belles choses. Mais aujourd'hui je ne suis pas venue pour acheter. »

L'homme était cachemiri, autrement dit né pour vendre. « Il te faut un pashmina. » Ce n'était pas une question. Le fond du magasin était recouvert d'étagères du sol au plafond, elles-mêmes croulant sous plusieurs épaisseurs de tissu plié.

« Montrez-moi. »

Sans attendre, il se mit à descendre des châles dans un tourbillon de couleurs. Jaunes, bleus et rose fuchsia s'empilèrent

sur le petit comptoir. « Tu vois ? Touche, c'est magnifique. Meilleure qualité. Pur pashmina. »

Mair s'y connaissait bien mieux en châles délicats que quatre mois plus tôt, quand elle s'était approprié l'exquis spécimen qui était en ce moment à l'abri dans le coffre de l'hôtel. Elle se rendait compte de la qualité de l'artisanat et de sa valeur. « Pur ? demanda-t-elle. Vraiment ?

— Oui, pur mélange de laines pashmina soyeuses. Mille deux cents roupies. Regarde ce rose et ce charmant bleu turquoise. Noël approche, pense à tes amies, aux beaux cadeaux que ça ferait ! Je te fais un prix : trois pour trois mille.

— Est-ce que vous avez des châles *kani* ? Ou des châles brodés ? »

L'homme leva les yeux. « Ah, oui. Tu as du goût, madame. Je te montre. »

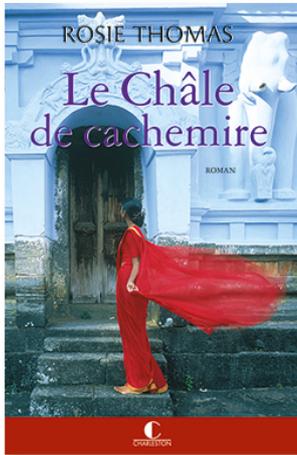
Il ouvrit un placard et en sortit un autre tas. À l'instar d'un magicien, fouettant l'air, il déploya des tissus encore plus amples et plus colorés, les brandissant sous les yeux de Mair. Elle prit le plus proche d'elle et le laissa se déplier entre ses doigts. Elle pencha la tête d'un geste bref afin d'examiner le motif floral rouge et violet, puis enroula le châle autour de ses épaules.

« Superbe, approuva le Cachemiri. Ces couleurs sont parfaites pour toi. »

Ça n'avait rien à voir avec le sien. Le tissu était raide, plein de bosses autour des fleurs, et il ne tombait pas bien – à mille lieues du drapé fluide de son châle. Quand elle le retira, elle entendit presque les fibres craquer. Elle ne savait pas exactement comment le motif avait été tissé mais, à voir l'envers, ça avait tout l'air d'être un travail à la machine peu soigné. « Merci, murmura-t-elle.

— Neuf mille. Bon prix. » Il savait qu'elle n'allait pas l'acheter. « Et celui-ci, regarde, brodé. Entièrement à la main. »

Bleu roi, cette fois, avec une frise de fleurs blanches brodée aux deux extrémités. Elle n'avait pas de mal à croire que les fleurs avaient été brodées à la main, mais le motif était cousu de façon un peu approximative et des fils dépassaient au dos. Les contours du motif imprimé étaient visibles sous les points.



Le Châle de cachemire
Rosie Thomas

Plus d'infos sur ce livre paru
aux éditions Charleston